Document généré le 20 mai 2024 15:25

Québec français

Intégration et transformation culturelle

Marco Micone

Numéro 90, été 1993

Montréal pluriel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44544ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Micone, M. (1993). Intégration et transformation culturelle. *Québec français*, (90), 99–101.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Intégration et transformation culturelle

Marco MICONE*

« Le seuil de tolérance d'une société à l'égard de l'immigration est proportionnel au degré d'efficacité des mécanismes d'intégration. » Au Québec, la mémoire de l'immigration ainsi que de l'émigration remonte au dix-neuvième siècle, à l'époque où des dizaines de milliers de Québécois s'en allèrent ourdir leur destin dans les filatures états-uniennes après que Lord Durham eut tramé l'ignoble complot de noyer les francophones sous une marée d'immigrés. Aux Britanniques et aux Irlandais, s'ajoutèrent les Juifs et les Italiens au tournant du siècle. En plus d'accroître le métissage déjè amorcé entre francophones et autochtones, ces nouveaux venus exercèrent une influence non négligeable dans plusieurs secteurs d'activité. Néanmoins, le peuple québécois francophone continua de croire en son homogénéité et d'associer petit à petit le concept de nation à l'ethnie française. Il faudra attendre les années soixante pour qu'il y ait éclatement de la société québécoise et prise de conscience de son hétérogénéité.

Choc des ailleurs

Ainsi, à l'époque où, dans la société québécoise, régnait un sentiment d'homogénéité aussi rassurant que sclérosant, il ne restait, mise à part la ségrégation, que l'option d'assimiler les immigrés. Cependant, ce qu'on croyait être de l'assimilation n'était que refoulement de la culture propre au nouvel arrivé, car l'assimilation, dans sa forme absolue, est irréalisable. Aucune culture ne peut totalement en phagocyter une autre ni ne peut éviter d'être transformée au contact de celle-ci. C'est toutefois dans une situation d'intégration entendue comme processus d'adaptation réciproque et comme volonté de vivre ensemble avec les différences culturelles de chacun que la culture immigrée trouve le terreau le plus propice à son épanouissement.

Si par culture, l'on entend un ensemble de valeurs, de modes de vie et de façons de penser découlant de conditions historiques, sociales et économiques particulières, on ne peut parler de culture grecque, italienne, portuguaise ou haïtienne au Québec. Ce serait utiliser le vocabulaire des multiculturalistes qui, dans ces mêmes communautés, défendent des positions chauvines, passéistes et ghettoïsantes, tout en proposant une conception dynamique de la culture.

Il y a cependant, dans tout pays d'accueil, des immigrés dont les valeurs, les modes de vie et les façons de penser ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux du pays d'origine. Cette transformation subie par le migrant constitue le fondement de la culture immigrée. « L'expérience de l'émigration, écrit Gilles Verbundt dans *Choc des cultures*, change les composantes culturelles, non seulement des individus mais aussi des groupes. L'ethnie (au pays d'accueil) évoluera différemment de l'ethnie dans le pays d'origine [1] ». L'ethnicité, cependant, ne devrait être qu'un déterminant parmi d'autres de la culture, qu'elle soit immigrée ou d'accueil.

Par contre, dans le cas où la dimension ethnique devient englobante, on assiste à des raidissements et à des malentendus aussi bien chez les immigrés (et leur progéniture) que chez les Québécois. Ainsi, des jeunes nés ici et parlant à peine la langue de leurs parents se disent Italiens, Grecs ou Portuguais ; tandis que certains de leurs aînés pratiquent ce que les historiens de l'émigration italienne appellent le *scopritorisme* qui consiste à revendiquer les territoires découverts par les grands navigateurs italiens tels Giovanni Caboto, pour le Québec, et Cristoforo Colombo, pour tout le continent. N'est-ce pas aussi l'importance abusive accordée à l'ethnicité qui est à l'origine de l'inquiétude exprimée par un démographe devant la Commission Bélanger-Campeau selon laquelle, dans quelques années, il n'y aurait plus suffisamment de Québécois francophones pour parler le français ? Avec 73 % des jeunes allophones qui fréquentent les écoles françaises, (ils étaient 20 % il y a 15 ans), les francophones des prochaines générations auront pour noms Gutierrez, Nguyen et Adamopoulos en plus de tous les Tremblay et Bélanger. À moins qu'on ne préfère ceux ayant un code génétique particulier, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Le vrai problème dans la région de Montréal étant moins celui de la francisation que de l'intégration des allochtones, il est impérieux qu'on désethnicise cette question afin de pouvoir identifier les vraies causes de la marginalisation scolaire et sociale. Toute politique d'intégration des immigrants ne devrait pas se distinguer fondamentalement de la politique d'intégration des populations défavorisées.

Quête des similitudes

Aux clivages et aux distorsions engendrés par la conception ethniciste des cultures, la culture immigrée oppose la recherche des similitudes sans pour autant occulter les différences. Elle repose sur trois axes. Le premier met en lumière les principales expériences de vie dans le pays d'origine, soit le niveau de scolarisation, les pratiques politiques et syndicales, le rapport homme-femme, le rôle de la religion et l'appartenance à la société rurale ou industrielle. La seconde dimension, soit l'épreuve de l'émigration-immigration, rend surtout compte du niveau d'insécurité matérielle et psychologique qui est directement proportionnel au degré d'exploitation des immigrés. Finalement, le dernier volet permet d'évaluer les mécanismes d'intégration en milieu de travail, scolaire et social ainsi que la transformation individuelle et collective aussi bien des immigrés que de la communauté d'accueil. Modulées dans le temps par

des facteurs d'ordre psychologique, historique et socio-économique, certaines de ses composantes peuvent résister pendant des générations aux assauts de mesures intégrationnistes et même assimilationnistes.

Si l'on veut éviter les stéréotypes et pouvoir saisir toutes les facettes de l'identité de l'immigré ou de l'allophone, il faut tenir compte de ces trois périodes de son existence. Ainsi, un rapide survol de l'histoire des communautés culturelles installées au Québec nous apprend qu'une grande partie des Québécois nés à l'étranger ont vécu sous des régimes totalitaires aussi bien de gauche que de droite. Ayant donc été privées du droit de vote, de la liberté d'expression et d'association, ayant vécu souvent dans un climat de suspicion généralisée, bon nombre de personnes refuseront de voter ou d'adhérer à un syndicat, succombant à une crainte irrationnelle. L'arbitraire qu'elles ont subi dans leur pays d'origine en fera des citoyens peu enclins à faire valoir leurs droits dans les milieux du travail et scolaire. Dans certains cas, il peut s'écouler des années avant qu'ils n'apprennent les rudiments de notre système démocratique dont les effets se répercuteront inévitablement sur les rapports intrafamiliaux. Les jeunes seront les premiers à remettre en question une structure familiale souvent rigide et patriarcale où le *padre-padrone* cherchera à conserver ses privilèges par tous les moyens, dont le plus efficace est le triple ghetto du travail, du quartier, et de l'école.

Il est important aussi, avant de porter des jugements trop hâtifs sur certaines femmes immigrées inféodées à leurs maris, d'examiner les lois, les valeurs religieuses et les conditions économiques de leur pays natal, non seulement pour relativiser la responsabilité de l'homme, en tant qu'individu souvent victime lui aussi, mais pour comprendre combien il eût été difficile pour ces femmes d'échapper à leur sombre destinée. Plus les moyens de persuasion et de répression – physique ou morale – auront été efficaces, plus elles arboreront avec fierté les symboles de leur oppression. Pour les musulmanes, ce sera le tchador ; pour les méditerranéennes, la robe noire.

Il y a dans tout pays d'accueil, des immigrés dont les valeurs, les modes de vie et les façons de penser ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux du pays d'origine.

Près de 90 % des immigrés ont élu domicile dans la grande région de Montréal. Peu d'entre eux toutefois sont d'origine urbaine. Ceux qui ont vécu dans des communautés rurales ont un rapport au temps et à l'espace à mille lieux de celui des citadins. Dans un milieu urbain, il leur manquera la cohésion et le soutien auxquels ils étaient habitués. En ville, en plus de devenir anonymes, ils devront se soumettre aux cadences et aux horaires implacables de l'activité industrielle. Mais par-dessus tout, ils découvriront trop tard, parfois, que leurs adolescents y courent des dangers qui n'existaient pas là où la convialité était la norme.

Guerres, régimes totalitaires et pauvreté ne sont guère propices à l'instruction. Beaucoup d'immigrés ont subi ces fléaux. L'intégration à la ville, au monde du travail et à l'école n'en sera que plus difficile.

Émigration / Immigration

Le deuxième volet de la culture immigrée concerne cette période charnière de l'émigration-immigration. Est-il besoin de réitérer que nul ne quitterait son lieu d'origine si la situation politique ou économique ne l'y forçait ? Car, mise à part une minorité privilégiée, les autres n'en retirent – tout au moins au début – que de l'insécurité psychologique et matérielle qui les portera à accepter les pires conditions de vie et de travail. Ils se rendront compte rapidement qu'ils n'ont pas laissé derrière eux que des difficultés, mais aussi une communauté, des êtres aimés et certaines coutumes dont ils ne peuvent se passer. Commence alors un mouvement oscillatoire et déchirant entre le regret et la joie d'avoir émigré, dont la durée et l'issue sont fonction autant de la façon dont s'est effectué le départ que de la qualité de l'accueil.

L'immigré est tiraillé entre l'impossibilité de rester tel qu'il était et la difficulté de devenir autre. Condamné au changement, il en exerce rarement le contrôle. La situation politique et linguistique du Québec exacerbe ses problèmes d'intégration. Le parcours de l'immigré italien des années 1950 et 1960 en est une éloquente illustration. Exilé économique, peu scolarisé dans la plupart des cas, il s'échinera à forger l'avenir de sa progéniture à l'usine ou sur un chantier de construction. Mais pendant qu'il envoie ses enfants à l'école anglaise, il s'aperçoit à peine qu'il est en train de devenir un étranger pour ceux qu'il a mis au monde. Bientôt, il ne pourra plus – ou si peu – communiquer avec eux, lui qui n'a appris que les rudiments du français avec ses camarades de travail francophones. Car, s'il y a un fort taux de conservation de la langue italienne dans les situations de communication parents-enfants, les jeunes parlent anglais entre eux et utilisent, dans beaucoup de cas, un niveau si élémentaire de la langue maternelle avec leurs parents (ou grands-parents) que celle-ci arrive à peine à exprimer quelques situations concrètes et banales du quotidien familial. En outre, le discours portant sur l'identité oscille entre une italianité aussi chauvine qu'évanescente et une nébuleuse canadianité pétrie de multiculturalisme avec tout ce que cela comporte de raidissements sur le plan politique et de malentendus en matière culturelle.

Devenu étranger et minoritaire dans son foyer, l'immigré réagira de l'une des deux façons suivantes. Il pourra, par un sentiment d'abnégation totale, transcender tous ses malheurs en pensant qu'un jour ses enfants seront repus et prospères ; ou, s'il est irréductible, il pliera bagage et rentrera en Italie. Solution inop-

portune s'il en est, car il ne s'y reconnaîtra plus. Sa communauté d'origine s'est métamorphosée. Une partie du village manque à l'appel pour cause d'émigration. Son frère (ou cousin) qui, il y a dix ans, fauchait le blé à la faucille, possède une moisonneuse-batteuse ; un grand nombre de jeunes filles et de garçons fréquentent l'université ; et sa fille adolescente trouve que sa cousine du village jouit d'une plus grande liberté qu'elle. Mais, surtout, il sera profondément blessé lorsqu'on se moquera de son langage mâtiné d'anglicismes et d'archaïsmes italiens.

Il regrettera Saint-Léonard ou Saint-Michel, là où il est assuré de retrouver la légitimité de sa langue vernaculaire. Il s'empressera de rentrer à Montréal, ne pouvant plus nier le changement qui s'est opéré en lui sachant que, aussi longtemps que les mots de son enfance évoqueront un monde que les mots d'ici ne pourront saisir, il demeurera irrémédiablement un immigré.

L'examen du troisième volet révèle que l'immigré est un être en évolution constante et capable d'adaptation. À moins qu'il ne subisse une ségrégation absolue, il sera transformé par la culture d'accueil et en retour exercera une certaine influence sur celle-ci. Mais dans cet échange, si harmonieux soit-il, la culture immigrée est vouée à l'étiolement progressif vu les faibles moyens dont elle dispose par rapport à ceux de la culture majoritaire. La culture immigrée est une culture de transition qui, à défaut de pouvoir survivre comme telle, pourra, dans une situation d'échange interculturel véritable, féconder la culture québécoise et ainsi s'y perpétuer. L'immigré devient alors un « porteur de culture » aux multiples composantes, lesquelles constituent un amalgame en perpétuel changement dû, non seulement à l'interaction entre les valeurs d'origine et celles de la société d'accueil, mais aussi à l'évolution de celle-ci. Comme tout autre citoyen, l'immigré vit des contradictions et des déchirements propres à tout être humain appelé à faire des choix dans une communauté parcourue par de multiples valeurs et courants idéologiques dépassant ainsi largement le cadre de l'ethnicité.

Le discours portant sur l'identité oscille entre une italianité aussi chauvine qu'évanescente et une nébuleuse canadianité pétrie de multiculturalisme

Entre l'extrême différenciation résultant de l'approche ethniciste et le danger d'uniformisation découlant de l'optique universaliste, le concept de culture immigrée tente de saisir la complexité du processus de transformation culturelle dans lequel s'engagent inéluctablement tous ceux qui émigrent, que ce soit pour des raisons politiques ou économiques.

Cherchant en outre à dépasser le cadre étriqué des cultures ethniques en rehaussant les similitudes existant entre les communautés et individus d'origines diverses, la culture immigrée, lorsqu'elle est légitimée, constitue la clé de voûte de toute politique d'intégration.

Note

1. Gilles Verbunot, « Les associations ethniques comme lieux d'intégration sociale » dans *Choc de cultures*, recueil sous la direction de Carmel Camilleri et Margalit Cohen-Emerique, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 161.

Biobibliographie

* Marco Micone est né à Lofmdo (région du Mezzogiorno) dans le midi de l'Italie, en 1945. Arrivé au Canada en 1958, il se fixe à Montréal. Détenteur d'une maîtrise en littérature française de l'Université McGill, il est professeur au Collège Vanier depuis 1970. Il a publié *Gens du silence* (1982), *Addolorata* (1984), *Déjà l'agonie* (1988), Grand prix du Théâtre du Journal de Montréal, *Babel* (1989) et *le Figuier enchanté* (1992). Il a donné de nombreuses conférences et publié plusieurs textes sur la culture immigrée et sur l'immigration.